

sieurs, vous ne le jouerez que quand il sera parfaitement su. »

— Un déplorable accident, dit l'Union, est arrivé le jour de Pâques dans l'église de Dommeyrat, canton de Paulhaguet (Haute-Loire). Une foule nombreuse se pressait dans le lieu saint.

La grand-messe venait de commencer. Tout à coup un craquement affreux se fit entendre, et une terreur indicible s'empara de tous les esprits : la poutre principale qui supportait la tribune venait de se rompre.

Il est impossible de peindre la scène de trouble et de confusion qui se produisit alors. Cent personnes au moins occupaient cette tribune, et une foule nombreuse de fidèles était au-dessous. Heureusement les deux extrémités de la poutre se sont arrêtées sur les bénitiers, et ont formé ainsi une espèce de voûte protectrice.

Dans cette horrible chute, trente personnes ont été blessées. Douze à quinze ont reçu des contusions très-graves. Un cultivateur nommé Olivain, qui était appuyé sur un des bénitiers, a été écrasé.

— La reine d'Angleterre et le prince Albert ont neuf enfants vivants : l'aînée de tous est la princesse royale, âgée de dix-sept ans ; ensuite viennent le prince de Galles, âgé de seize ; la princesse Alice, de quatorze ; le prince Alfred, de treize ; la princesse Hélène, de onze ; la princesse Louise, de neuf ; le prince Arthur, de sept ; le prince Léopold, de quatre, enfin la princesse qui vient de naître ; en tout, quatre fils et cinq filles.

— La caravane de pèlerins pour les Lieux-Saints, partie de Marseille, est heureusement arrivée à Jaffa, après une très-heureuse traversée. Une chapelle portative, dressée dans le salon, a permis de célébrer la messe le jour de la fête de l'Annonciation.

« Nous avons pu, lisons-nous dans une lettre de M. le comte René de Sémallé, secrétaire de la caravane, constater la profonde vénération de nos frères séparés de l'église d'Orient, pour le signe sacré de notre rédemption. Ils venaient baiser les croix des pèlerins que nous avions reçus à Marseille dans le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde. Ils nous montraient leurs bras tatoués où leur foi naïve et grossière avait représenté des petits calvaires ou des croix grecques et fleuronnées.

« En Orient, c'est à la croix qu'on reconnaît les chrétiens, et les protestants eux-mêmes sont obligés de l'arborer, sous peine de ne pas être considérés comme disciples de Jésus-Christ. Aussi les ministres anglicans, qui ne la portent pas dans la Grande-Bretagne, s'en parent-ils ici avec ostentation. Depuis Alexandre, nous avons fait route avec un pasteur et un diacre anglicans, suivis d'une petite caravane de pèlerins des deux sexes appartenant à leur communion, qui vont aussi visiter les sanctuaires de Palestine. Le pasteur portait une croix suspendue au cou et retombant sur la poitrine, comme un évêque catholique. »

En débarquant à Jaffa, les pèlerins ont été accueillis de la manière la plus cordiale par les RR. PP. Franciscains qui les ont logés dans leur couvent. Ils y ont trouvé un religieux belge qui était venu exprès de Jérusalem pour les recevoir.

— Dans la dernière séance de la Société des arts de Londres, il a été lu un intéressant travail sur le trafic, les habitudes et l'éducation de la nombreuse classe des colporteurs de Londres, travail dû à la plume du Rév. W. Rogers.

M. Rogers fait connaître que son attention a été particulièrement attirée sur les *costermongers*, classe si abondante, a-t-il dit, dans la paroisse de la Cité qu'il habite, qu'à peine il s'y rencontre quelques individus d'une autre profession. Les *costermongers* sont les plus ignorants des petits marchands de la ville. Ils ont à peine quelque connaissance des choses religieuses, et leur dénûment est si grand, leur crasse si épaisse, qu'ils n'oseraient se présenter dans une église s'il leur prenait envie d'y entrer.

Le Rév. gentleman a parlé des efforts qu'il avait tentés pour ramener ces déshérités, et des succès qu'il avait obtenus. Quelques *costermongers* ont compris, à sa parole, que l'existence bestiale qu'ils mènent est indigne d'êtres humainement organisés ; ils ont compris que la pauvreté n'exclut pas la dignité ; que la famille pouvait, chez eux, avoir les vertus que l'on possède dans les classes plus relevées.

Plusieurs *costermongers* se sont montrés désireux de voir leurs enfants recevoir les bienfaits de l'éducation, et des écoles primaires ont été fondées. Des écoles d'adultes seraient de puissants moyens d'achever l'œuvre d'éducation entreprise. Elles seraient ouvertes à certaines heures afin de ne pas gêner l'exercice de la profession des *costermongers*.

M. Rogers a trouvé une excuse à la dépravation de ces individus dans les tentations que leur offrent, chaque soir, les *gin palaces* avec leurs brillantes illuminations et leurs joyeux hôtes et hôtesses, entraînant à la pratique du gin, et encore du gin, jusqu'à ce qu'ils aient soutiré au buveur son dernier penny.

(Athenæum.)

— Dans une lettre adressée de Saint-Petersbourg au *Moniteur de la Flotte*, nous trouvons ces curieux détails sur l'élévation de la température dans la capitale de la Russie :

« Un fait remarquable et aujourd'hui hors de doute, c'est que, depuis Pierre-le-Grand, et principalement depuis vingt-cinq ans, la température de Saint-Petersbourg s'est élevée. Le même phénomène a été observé dans toute la région que traverse la Néva et sur le littoral du golfe de Finlande. L'année se décompose toujours à peu près de la même manière quant aux frais généraux, mais les moyennes de température sont moins basses.

« Pendant le règne de Pierre-le-Grand, en prenant une période de quarante ans, on trouve que l'année moyenne donnait 167 jours d'hiver ou de gelée continue, pendant lesquels la navigation de la Néva était impraticable ; 58 jours de printemps et 140 jours d'été, c'est-à-dire 140 jours complètement exempts de gelée. En prenant la période des quarante dernières années de l'époque actuelle, on trouve que l'année moyenne offre 162 jours d'hiver ou de gelée constante, 59 jours de printemps, pendant lesquels il gèle le matin et le soir, et 144 jours d'été. On voit que la différence entre les deux époques est peu remarquable quant aux résultats d'ensemble, mais il est plus sensible dans les détails.

« La veille de la mort de Pierre-le-Grand, arrivée le 8 février 1725, il a fait un froid qu'on peut évaluer, avec les instruments actuels, à 49 degrés centigrades au-dessous de zéro. Pendant l'hiver de 1812, le thermomètre est descendu à 45 degrés. Depuis, il n'est jamais tombé au-dessous de 38 degrés centigrades. Les moyennes, qui étaient, pendant les vingt-cinq années qui ont terminé le dernier siècle, de 34 centigrades, sont aujourd'hui de 23.

« Cette amélioration de la température à St.-Petersbourg est un fait remarquable et dont il serait curieux d'étudier les causes. »

Mais Artevelde, malgré son bonheur domestique, avait le cœur rongé par un chagrin amer. La position de la ville devenait chaque jour plus critique ; ce n'était pas l'armée du comte de Flandre, ce n'était pas l'inconstance du peuple qu'il avait à craindre : un ennemi plus redoutable, la famine, avait pénétré dans les murs de Gand.

Le comte, avec une partie de ses troupes, ne quittait pas sa fidèle ville de Bruges, et avait conçu le plan de soumettre par la famine la cité rebelle, qui avait résisté au glaive depuis des années.

La disette de l'année précédente favorisait singulièrement les vues du comte Louis. Depuis longtemps déjà toute communication était coupée entre la mer et Gand. Bruges, dans sa jalousie, se prêtait volontiers à tout ce qui pouvait nuire à sa rivale, et les Brabançons interceptaient la navigation de l'Escaut. Le comte de Hainaut, proche parent du comte de Flandre, et le duc de Brabant interdisaient à leurs sujets toute espèce de relations avec Gand. Bien des villes l'auraient approvisionnée, mais elles ne pouvaient le faire que sous main et trop faiblement pour remédier au mal. L'armée du comte de Flandre occupait les petites villes des alentours, et il était presque impossible de ravitailler convenablement cette malheureuse cité, qui s'était déjà vue réduite à faire main basse jusque sur les greniers des couvents. Les grains qu'elle possédait encore étaient distribués par portions égales aux pauvres et aux riches, et ces derniers n'avaient plus d'autre ressource que de chercher à se procurer des vivres au loin, à prix d'argent.

Les Gantois supportaient courageusement et sans murmurer les plus dures privations ; ils ne

#### CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 26 avril 1857.

Sommes versées par 60 déposants, dont 13 nouveaux fr. 7,206 00  
15 demandes en remboursement » 3,713 71

Les directeurs de service pour le mois d'avril sont MM. Louis Scrépel et Achille Wibaut.  
Les directeurs de service pendant le mois de mai seront MM. Ernoul-Bayart et L. Watine.

#### Caisse d'Épargne de Tourcoing.

Bulletin de la séance du 26 avril.

Somme versée par 31 déposants, dont 15 nouveaux, 4,755 fr. 70 c.

9 remboursements effectués, 3,371 fr. 40 c.  
Les directeurs de service pour le mois d'avril sont MM. E. Nolle et Lorthioit-Le-Lat.

Le mot de la dernière énigme est rigoureux.

#### ENIGME DES POÈTES.

« Sur son char de rubis, mêlés d'azur et d'or,  
» Mon entier va lançant des torrents de lumière. »  
(VOLTAIRE).

« L'amour est le Mars des guerriers et l'entier  
[des poètes.  
(BERNARDIN DE ST.-PIERRE).

Z.

Pour tous les articles non signés, J. Rebox.

Messieurs BERTRAND frères, propriétaires du GRAND MUSÉE VIVANT, directeurs d'une troupe d'artistes en tous genres, composée de 35 personnes, ont l'honneur de faire part aux habitants de Roubaix et des environs, qu'ils donneront dans cette localité quelques soirées aussi brillantes que variées.

Les succès obtenus par ces artistes dans les villes du Nord et du Pas-de-Calais, qu'ils viennent de visiter, et en dernier lieu à la foire de St-Omer d'où ils ont emporté les sympathies de la population, leur permettent de croire qu'ils seront favorablement accueillis à Roubaix. Le théâtre est situé Place de la Liberté.

#### THÉÂTRE DE ROUBAIX

DANS LE CIRQUE SITUÉ RUE DU FRESNOY.

Jeudi 30 avril.

40e Représentation de l'abonnement.

LA GRACE DE DIEU ou la vertu récompensée, drame-vaudeville en 5 actes.

LE MARIN ou les deux Ingénues, vaudeville en un acte.

AVIS.

DIMINUTION DU PRIX DES PLACES :

Premières, 1 fr. Secondes (assis), 50 c.  
Places réservées, 1 fr. 50 c.  
Demi-place p<sup>r</sup> les enfants au-dessous de 10 ans.  
NOTA. Les bureaux seront ouverts à 7 heures.  
On commencera à 8 heures très-précises.

### ANNONCES

## A VENDRE DEUX MÉTIERS

A RETORDRE LA LAINE,  
EN TRÈS-BON ÉTAT.

S'adresser au bureau de ce journal. (471)

RUE DU GALON-D'EAU, 21

ROUBAIX.

## OMBRELLES BREVETÉES

HAUTE NOUVEAUTÉ

Carlos LAVERCHÈRE

vient de recevoir un grand assortiment d'ombrelles, cannes, parapluies, qu'il met en vente à des prix très-modérés.

On peut se procurer chez lui des parapluies de voyage (article exclusif) dont la vogue et l'utilité sont incontestables. (474)

### SPÉCIALITÉ

DE

## GLACES

DES MANUFACTURES

de France et d'Allemagne.

Glaces de toutes dimensions avec cadres dorés. Entreprise et pose de glaces de façade. Maison RETREMIEUX, miroitier, rue Esquemoise, 102, à Lille. (455)

### SUCCURSALE

DES

## CHOCOLATS

Thés et Cacaos

DE LA

COMPAGNIE FRANÇAISE

JULES SABLON

Rue Esquemoise, 45

Seul Entrepositaire et Actionnaire

LILLE

Malgré la hausse des cacaos, la COMPAGNIE FRANÇAISE garantit tous ses produits pur cacao et sucre.

La COMPAGNIE FRANÇAISE s'étant donné pour mission de propager l'usage du chocolat, les personnes qui en prendront 6 kil. à la fois auront droit à une remise de 500 grammes. — Même condition de vente au commerce qu'au dépôt central de Paris. (388)

En vente chez J. REBOUX

20, Rue Neuve :

## MOIS DE MARIE

des jeunes personnes

SUIVI D'UNE

VIE PRATIQUE DE LA S<sup>te</sup> VIERGE.

rapports d'Alice avec son mari prenaient un caractère de plus en plus amical, non qu'il eût entièrement dépouillé la férocité, si longtemps comprimée, de son naturel. Ce funeste penchant, faisait, au contraire, de fréquentes explosions, et Philippe ne se laissait désarmer que par la douceur angélique de son épouse, qui ne lui adressait jamais aucune plainte, tâchait de lui montrer toujours un visage serein et supportait patiemment tous les caprices de son humeur. Elle cherchait sérieusement à oublier le passé, et Anna, sa fidèle suivante, s'étant permis un jour de lui remettre en secret un billet de Walter d'Enghien, elle le renvoya sur-le-champ sans l'ouvrir et gronda longtemps la messagère.

Quand l'image de celui qu'elle avait aimé se présentait à son esprit, elle se reprochait presque de ne pas remplir assez fidèlement ses devoirs dont l'accomplissement cessa peu à peu de lui être à charge. La crainte, qui l'avait toujours éloignée de son époux, s'évanouit, et elle devint plus familière avec lui. Quoiqu'on ne pénétrait pas dans les replis les plus secrets de son cœur, aurait cru voir en elle une épouse heureuse. Elle voyait avec peine l'influence de Vandebosch, qui était loin de lui inspirer une confiance entière. Il avait su gagner de plus en plus Artevelde et il se livrait en son nom à de criantes exactions. Pour ruiner cette funeste influence, Alice s'était déclarée, ouvertement contre lui et s'en était fait un ennemi ; elle engageait Artevelde à se tenir en garde contre cet homme dangereux. Certaine de l'amour de son mari, elle ne redoutait pas les intrigues de Vandebosch, et ne se lassait pas d'engager Philippe, par des prières et des représentations, à rompre entièrement avec lui.

pouvaient accuser Artevelde de leur triste situation, car, en prenant les rênes du gouvernement il avait trouvé tous les greniers vides. Il avait donné ce qu'il possédait, recouru à tous les moyens et souvent même approvisionné la ville à main armée.

Les Gantois n'avaient plus d'espoir qu'en l'Angleterre où ils avaient envoyé des députés chargés de conclure une alliance, car, du côté de la France, le danger était imminent pour eux ; mais la faiblesse de Richard II ne leur permettait guère de compter sur des secours efficaces. Le peuple finit par murmurer et par accueillir favorablement la proposition des habitants riches de négocier la paix avec le comte.

Personne n'était plus irrité de ces dispositions que Vandebosch. Si la ville jouissait des bienfaits de la paix, si elle rentrait sous l'autorité du comte, il était sacrifié, ou au moins arrêté dans sa carrière. Il chercha d'abord à soulever les Chaperons, mais la misère, qui accablait surtout les classes pauvres, exerçait un empire que n'eût pas eu la perte d'une bataille ; elle rendait partisans de la paix ces hommes farouches et accoutumés au désordre, et les efforts de Vandebosch éprouvèrent l'échec le plus complet. Il ne fut pas plus heureux auprès d'Artevelde qu'il poussait à recourir aux moyens extrêmes ; les prières d'Alice, ses représentations furent accueillies plus favorablement par Philippe, qui se rangea du côté des gens biens intentionnés. Le duc de Brabant, le comte de Hainaut et l'évêque de Liège offrirent leur médiation, et Artevelde ne s'opposa pas à ce que quelques Gantois fussent députés à Harlebecque pour traiter de la paix.

Pendant ces négociations, les princes voisins crurent ne pas devoir tenir si rigoureusement

la main à la défense de commercer avec Gand. Plusieurs navires chargés de grains y parvinrent d'Anvers par l'Escaut ; les habitants du comté d'Alost recommencèrent à approvisionner ses marchés, et un convoi de bétail, envoyé par les Liégeois, entra heureusement dans la ville, qui se trouva pour plusieurs mois à l'abri du besoin.

Le comte s'aperçut trop tard de cette faute et prit des mesures pour la réparer, mais le mal était fait, et le désir qu'avaient les Gantois de conclure la paix était considérablement diminué. Les riches trafiquants, de leur côté, avaient compté positivement sur le retour de leur souverain, et en témoignaient leur joie sans ménagement pour l'ambition d'Artevelde. Aussi, à leur retour d'Harlebecque, les députés trouvèrent-ils la ville dans une tout autre disposition qu'au moment de leur départ.

Cependant Vandebosch avait travaillé activement à remuer les esprits ; il alla trouver Artevelde le jour même où les députés devaient rentrer à Gand pour rendre compte au peuple de leur mission.

— Eh bien, Philippe, lui dit-il d'un ton railleur, suspendez votre hache à la cheminée, afin que dorénavant les femmes s'en servent pour fendre du bois, dépouillez votre cotte d'armes et la remplacez par le tablier de cuir ; c'en est fait de votre puissance.

— A la volonté de Dieu ! La liberté est un bien précieux, mais, s'il faut l'acheter au prix de la misère, ce n'est plus alors qu'un beau fruit dont le suc est bien amer. Je rentre dans mon obscurité ; j'apprends déjà, auprès de ma femme, à renoncer à mon autorité.

A. DE TROMLITZ.

(La suite au prochain numéro.)